
Catherine Verlaguet

Braises



éditions
THEATRALES

Braises

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « THÉÂTRALES JEUNESSE »

Les Vilains Petits, 2014

Chez d'autres éditeurs

Sous l'archet d'une contrebasse, roman, Les Cygnes, 2001

Amies de longue date, théâtre, Les Cygnes, 2001

Chacun son dû / Jedem das Seine, théâtre, Les Cygnes, édition bilingue français/allemand, traduction Waltraud Verlaguet et Sabine Danner, 2004

L'Œuf et la Poule, théâtre, Actes Sud-Papiers, collection « Heyoka Jeunesse », illustrations Alice Gravier, 2011

Catherine Verlaguet

Braises

éditions

THEATRALES

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Direction éditoriale : Pierre Banos et Jean-Pierre Engelbach.



Dans le cadre de son action culturelle, la SADC soutient l'édition de cet ouvrage.

© 2014, éditions Théâtrales,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-667-1 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Leïla Anis, par Nicolas Helle.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Braïses*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SADC (sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Note de l'auteur

J'ai écrit cette pièce comme on jette une pierre dans la mare, pour que ça fasse des vagues. Les vagues sont rondes autour de la pierre jetée : elles enlacent le monde dans son tourment. C'est ce que je souhaite : que nous acceptions le fait que nous sommes tous dans ce tourment-là.

Je préfère jeter des pierres dans la mare que de me taire, ou que de nager la brasse, tranquillement aveugle, sourde à la tempête qui m'entoure.

Cette violence, elle vient de nous tous, Français, quels que nous soyons. Elle vient de ceux qui la déploient comme de ceux qui la tolèrent. Elle vient de ceux qui l'ont générée, comme de ceux qui l'ont vue venir et qui n'ont rien fait. Elle vient de cette chape que nous installons sur elle pour la minimiser, ou l'étouffer. Elle vient de nous tous qui faisons mine de ne pas être concernés alors que nous en sommes responsables, tous, parce qu'elle est en notre sein, dans notre ventre comme un cancer qui se généralise.

Nous avons le choix d'entrer en guerre contre cette violence-là. Ou celui, que je choisis, de rouvrir le dialogue, absolument, le plus possible, partout, parler, parler, parler, comme des coups que l'on donne et que l'on est prêt à recevoir, parler tant qu'il est encore temps, jusqu'à épuisement et puis parler encore, à tout le monde, qu'on s'engueule, qu'on se provoque, qu'on se convoque tant qu'il faut... mais qu'on arrête de s'ignorer, et de s'entre-tuer. Qu'on arrête de construire ces murs de silence, de haine, d'incompréhension et de bêtise ; ces murs qui nous condamnent tous à vivre séparés dans un même pays.

Cette pièce est une provocation délibérée.

Je ne veux pas enflammer les poudres pour condamner, ni pour juger, mais pour ouvrir ou rouvrir un dialogue qui s'est perdu ou qui, du moins, devient de plus en plus difficile.

Catherine Verlaguet

À Gilbert Barba et Philippe Boronad.

Personnages

LEÏLA

NEÏMA

LA MÈRE

Leïla est en fond de scène, de dos, face à un miroir. Elle se prépare pour son mariage.

Neïma est assise en bord de scène et regarde le public s'installer.

Quand tout le monde est assis, la mère entre. Elle regarde le public avec défi.

LA MÈRE.- *(au public)* Vous z'avez pas d'chez vous ou quoi?

LEÏLA.- Maman !!!

LA MÈRE.- Ça sent la pisse d'homme dans cette cage d'escalier. Vous avez pas honte? Vous pouvez pas rentrer chez vous, là? Pour pisser? Au lieu de faire ça sur les murs? Franchement : c'est les animaux qui font ça sur les murs. Pas les hommes. C'est vrai ou c'est pas vrai?

Pourquoi vous restez plantés là, comme ça? Nous surveiller comme des matons! Non, ty as raison : j'veux pas savoir. J'me bouche le nez et je monte. Dix-sept étages. À pied. L'ascenseur est en panne, bien sûr. Y a un panneau « en panne » dessus, qui ment. Parce que c'est pas « en panne » qu'il est, l'ascenseur, mais complètement foutu. Il en peut plus, l'ascenseur, de se faire frapper dessus. « Vandalisé », y devrait dire, le panneau. Ou « cassé ». C'est ça qui devrait être écrit dessus. Parce que « en panne », franchement, on dirait que c'est sa faute, le pauvre, c'est pas sa faute!

LEÏLA.- *(sans se retourner vers elle)* Maman, arrête! Qu'est-ce que tu fais, là!? Rentre à la maison. Tu vas attraper froid! À qui tu parles encore?

LA MÈRE.- Il y a des gens.

LEÏLA.- Il n'y a personne, maman.

LA MÈRE.- Mais si, là, regarde!

LEÏLA.- Tes yeux, maman, tu sais bien...

Leïla vient poser ses mains sur les épaules de sa mère comme pour la protéger, et regarde vers le public, inquiète.

LA MÈRE.- (*cherchant dans le public*) Neïma ?

LEÏLA.- Elle n'est pas là, maman.

LA MÈRE.- Tais-toi.

Je sais qu'elle vient, des fois. Je t'entends lui parler.

Pourquoi elle ne vient pas me voir, moi ? C'est à cause de son Jérémy ?

Leïla retourne à son miroir. La mère continue de scruter le public.

LA MÈRE.- (*au public*) Elle est parmi vous, c'est ça ? Vous la cachez ? Poussez-vous, laissez-moi voir.

Pourquoi vous cassez, vous, aussi ? Franchement, qu'est-ce que ça peut vous faire, l'ascenseur ! ?

LEÏLA.- Maman, arrête !

LA MÈRE.- Vous voulez pas d'ascenseur, vous voulez pas d'ascenseur. C'est comme ça. Faut prendre les escaliers. Pour que vous nous voyiez. Que vous voyiez toujours qui c'est qui monte et qui c'est qui descend, hein ? Faut que vous surveilliez. Qu'est-ce que j'en sais moi. Mais forcément, c'est sûr, le syndic, il en a marre de réparer. Faut se mettre à la place aussi : ça sert à quoi de réparer ? Eh ben regardez-le monter mon cul. Regardez bien. Dix-sept étages ! Heureusement, j'ai plus d'enfants à porter. Je me demande comment elles font, celles qui en ont, les pauvres... dix-sept étages, c'est pas humain.

Quand même, on continue à écrire aux propriétaires, au syndic, on téléphone... mais qu'est-ce que vous voulez, ils l'ont fait réparer tellement de fois cet ascenseur ! La dernière fois, ils ont même pas pris la peine d'enlever le panneau « en panne » dessus ! Eh ben y z'ont bien fait. Parce que deux jours il a tenu. Deux jours il est monté et il est descendu avec son panneau « en panne » écrit dessus. Et au bout de deux jours, ben... paf. Vous nous l'avez refrappé dessus. C'est le syndic des loups quoi !

LEÏLA.- Maman !

LA MÈRE.- (*toujours au public*) Au moins, vous aidez à monter les courses. C'est vrai. Pas tout le temps, hein, mais souvent. Parce que les livreurs du

magasin – même s’il y a écrit «jusque chez vous» sur leur vitrine – chez nous, y montent pas. D’abord parce que c’est trop haut, chez nous. Et aussi parce que c’est trop risqué. Allah, y leur a pas donné des jambes pour qu’y se les fassent casser.

Pourquoi vous les laissez pas monter, les livreurs, hein ? Qu’est-ce que j’en sais moi. J’en sais rien ! Mais vous préférez nous aider vous-mêmes à les monter, nos sacs de courses, que de laisser faire les livreurs.

LEÏLA.- Viens m’aider au lieu de parler dans le vent.

LA MÈRE.- (*à Leïla*) Pour ton mariage, elle pourrait revenir quand même !

NEÏMA.- Notre mère est un fantôme.

LA MÈRE.- (*heureuse*) Neïma !

LEÏLA.- Tu devrais pas dire ça.

LA MÈRE.- Leïla ! Ta sœur est là !

NEÏMA.- C’est pas moi qui le dis, c’est les copines du lycée.

LEÏLA.- Les Françaises.

LA MÈRE.- Arrêtez de vous disputer. Elle vient juste d’arriver !

NEÏMA.- Nous aussi, on est françaises.

LEÏLA.- Surtout toi.

LA MÈRE.- On dirait des oies, là ! Qu’est-ce qui vous prend, devant tout le monde ?

NEÏMA.- Elle n’était pas voilée, avant.

LEÏLA.- Je m’en souviens pas.

NEÏMA.- Tu avais six ans. Moi, huit.

LA MÈRE.- Qu’est-ce qu’elle dit ?

LEÏLA.- Rien.

NEÏMA.- Elle a perdu la tête !?

LEÏLA.- Tu es venue la lui ramener ?